

LE SEMEUR

(nouvelle version du 22 février 2008)

Matthieu 13, 3-23

« Entendez !

3 Voici que sortit le semeur pour semer ses semences.

4 Et pendant qu'il semait,

il advint que les unes tombèrent sur le bord du chemin.

Et s'en vinrent les oiseaux du ciel

et ils mangèrent celles-ci.

5 Et d'autres tombèrent sur la pierre

où elles n'avaient pas beaucoup de terre.

Et aussitôt elles montèrent

car elles n'avaient pas une épaisseur de terre.

6 Et quand se leva le soleil,

celles-ci se fanèrent.

Et comme elles n'avaient pas de racines,

celles-ci se desséchèrent.

7 Et d'autres tombèrent dans les épines

et montèrent les épines.

Et elles étouffèrent celles-ci

qui ne donnèrent pas de fruit.

8 Et d'autres tombèrent en bonne terre

et elles poussèrent et montèrent

et elles donnèrent du fruit.

Et les unes donnèrent cent

et les autres soixante

et les autres trente.

9 Quiconque a des oreilles pour entendre,

que celui-là entende ! »

18 Pour vous donc entendez le sens de cette parabole !

Les semences sont les Paroles de Dieu

et le semeur sème la Parole.

- 19 Celles qui sont semées sur le bord du chemin
sont ceux qui entendent la Parole
et qui ne la comprennent pas.
Et aussitôt survient Satan
et il enlève la Parole
qui était semée dans leur cœur,
de peur qu'ils ne croient
et qu'ils ne soient sauvés.
- 20 Celles qui sont semées sur la pierre
sont ceux qui entendent la Parole.
Et aussitôt, avec joie, ils la reçoivent
- 21 mais ils n'ont pas en eux de racines
et ils ne croient que pour un temps.
Et survient le temps de l'épreuve
ou la persécution à cause de la Parole
et aussitôt, ils chancellent.
- 22 Celles qui sont semées dans les épines
sont ceux qui entendent la Parole.
Et surviennent les inquiétudes du monde
et les délices des richesses
et les désirs de toutes sortes.
Et ils étouffent la Parole
et elle ne donne pas de fruit.
- 23 Celles qui sont semées en bonne terre
sont ceux qui entendent la Parole.
Et ils la reçoivent en un cœur excellent
et ils donnent du fruit.
Et l'un donne cent
et l'autre soixante
et l'autre trente. »

EVANGILE SELON THOMAS

Jésus a dit :

Voici que le semeur sortit.

Il remplit sa main de graines et les jeta.

Quelques-unes en fait tombèrent sur le chemin ;

les oiseaux vinrent et les picorèrent.

D'autres tombèrent sur la rocaïlle

et ne prirent pas racine dans la terre

ni ne firent lever d'épis vers le ciel.

Et d'autres tombèrent sur les buissons épineux

qui étouffèrent la semence

et le ver la mangea.

Et d'autres tombèrent sur la bonne terre

qui produisit un bon fruit vers le ciel ;

son rapport fut de soixante par mesure

et de cent vingt par mesure. ¹

¹ *L'Evangile selon Thomas*, Métanoïa, 1974, pp. 9,11.

SOMMAIRE

Un étrange semeur et une curieuse semence

La semence, c'est la Parole de Dieu

La semence, ce sont ceux qui entendent la Parole de Dieu

Commentaire de la parabole et de son interprétation en fonction de la Parole-puissance

Le semeur et sa semence

Un semeur qui se sème

Une semence jetée en terre

Une semence qui doit mourir

Une semence qui pousse seule et germe lentement

Les différentes sortes de terrains

Le bord du chemin ou le rapport physique à la Parole-puissance

La pierre au soleil ou le rapport psychique rationnel à la Parole-puissance

Les épines ou le rapport psychique passionnel à la Parole-puissance

La bonne terre ou le rapport pneumatique à la Parole-puissance

Commentaire de la parabole et de son interprétation en fonction de la Parole potentielle

La semence

S'insérer dans la situation présente

Accepter de mourir à soi

Se laisser modeler par la vie

La lente croissance de la ressemblance

Les différentes sortes de terrains

Le bord du chemin ou le perpétuel voyage

La pierre au soleil ou l'absence de Dieu

Les épines ou les séductions de la vie

Un étrange semeur et une curieuse semence

Une maman catéchiste présente la parabole du Semeur à son groupe d'enfants de milieu rural et leur demande ce qu'ils pensent de ce semeur. Réponse cinglante de l'un des enfants : « Il ferait mieux de changer de métier ! ».

Ce semeur, mis en scène par Rabbi Iéshoua de Nazareth, est bien étrange, qui ne connaît pas son métier, s'il sème du blé. Mais sème-t-il vraiment du blé ? En effet, curieusement, à part Luc qui précise que « le semeur sort pour semer sa semence », mais sans préciser laquelle, les autres synoptiques ne précisent pas ce qui est semé. Ils utilisent une forme neutre : « il en tombe » ou « d'autres tombent » ou « de l'autre tombe ».

Seule l'interprétation de la parabole qui suit précise ce qui est semé, mais là encore, il faut prêter attention à ce qui est réellement dit et ne pas plaquer à priori une interprétation superficielle. Car, vraiment, ce semeur est surprenant !

Lc 8, 11

Voici ce qu'est la parabole

La semence est la Parole de Dieu.

Mc 4, 13-14

Et il leur dit :

« Vous ne comprenez pas cette parabole ?
Et comment saurez-vous toutes les paraboles ? »

Le semeur sème la Parole.

Marcel Jousse synthétise Lc et Mc dans sa traduction :

« Les semences sont les Paroles de Dieu
et le semeur sème la Parole. »

Matthieu ne précise rien au sujet de la semence et enchaîne immédiatement sur la première sorte de terrain.

La semence, c'est la Parole de Dieu

Cette parabole du Semeur et son interprétation nous apprennent donc que la semence, c'est la Parole de Dieu. Or cette parabole semble être la parabole-clé des autres paraboles, puisque Rabbi Iéshoua nous dit :

« Vous non plus n'avez pas compris cette parabole !
Et comment comprendrez-vous toutes les paraboles ? »

D'autres paraboles, en effet, nous parlent de semence et, ce qui est important, c'est pour nous décrire la Royance des Cieux :

- * la parabole de l'ivraie (Mt 13, 24-30) ;
- * la parabole du grain de sénevé (Mc 4, 30-32 ; Mt 13, 31-32 ; Lc 13, 18-19) ;
- * la parabole du grain qui pousse tout seul (Mc 4, 26-28).

Il faut donc en conclure le lien très étroit entre Parole et Royance. La Royance des Cieux, c'est la germination, la croissance et la fructification de la Parole.

Cette affirmation que la semence est la Parole de Dieu nous amène à nous poser deux questions : Quelle est cette Parole de Dieu ? Pourquoi la Parole de Dieu est-elle comparée à une semence ?

La parole de Dieu, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu !

Une lecture rapide et superficielle de la récitation du Semeur, dans les trois synoptiques, pourrait conduire à penser que les semences sont la parole de Dieu et que les terrains sont les hommes qui reçoivent cette parole de Dieu. Mais une lecture plus attentive nous fait apercevoir quelque chose de plus complexe. En réalité, ce sont les hommes qui sont semés et plus précisément, ceux qui entendent la parole de Dieu. C'est particulièrement clair dans l'évangile selon Matthieu :

« Tout entendeur de la parole du Royaume...
tel est celui qui au bord du chemin est semé. »
(Mt 13, 19)

« Celui qui sur les pierrailles est semé,
c'est l'entendeur de la parole... »
(Mt 13, 20)

« Celui qui dans les épines est semé,
c'est l'entendeur de la parole... »
(Mt 13, 22)

« Celui qui sur la belle terre est semé,
c'est l'entendeur de la parole... »
(Mt 13, 23)

Pour Marc, il commence par affirmer que le premier terrain sont les hommes où est semée la parole :

« Tels sont ceux du bord du chemin
là où est semée la parole... »
(Mc 4, 15)

Mais, ensuite, il rejoint Matthieu pour affirmer que ce sont bien les hommes qui sont semés, ceux qui entendent la parole :

« Ceux qui sur les pierrailles sont semés,
eux, quand ils entendent la parole... »
(Mc 4, 16)

« D'autres dans les épines sont semés,
ceux qui entendent la parole... »
(Mc 4, 18)

« Ceux qui sur la belle terre ont été semés,
ceux-là entendant la parole... »
(Mc 4, 20)

Quant à Luc, il est moins explicite. Pour lui, les deux premiers terrains sont les hommes qui entendent (sans autre précision sur ce qu'ils entendent) :

« Ceux du bord du chemin

sont ceux qui entendent... »
(Lc 8, 12)

« Ceux de la pierre,
quand ils entendent... »
(Lc 8, 13)

Par contre, pour les deux terrains suivants, la formulation est moins claire :

« Ce qui est tombé dans les épines,
ce sont ceux qui entendent... »
(Lc 8, 14)

« Ce qui est dans la belle terre,
ce sont ceux qui, dans un cœur beau et bon,
entendent la parole... »
(Lc 8, 15)

On peut interpréter cette formulation de deux façons, au moins : soit, « ce qui est tombé, ce sont ceux... » et alors ce sont bien les hommes qui sont semés ; soit « ce qui est tombé dans tel terrain correspond au cas de ceux qui... » et alors c'est la parole qui est semée et le terrain correspond aux hommes qui entendent (noter que c'est uniquement pour le quatrième terrain que Luc précise enfin ce qu'ils entendent : la parole).

On peut, à ce sujet, parler de « confusion dans l'interprétation de la parabole », comme le fait la Bible de Jérusalem ² :

« Cette tournure étrange vient d'une certaine confusion dans l'interprétation de la parabole, qui identifie les hommes, tantôt avec les divers terrains qui reçoivent plus ou moins bien la Parole, tantôt avec la semence elle-même, de plus ou moins bonne qualité, qui produit soit trente, soit soixante, soit cent ³. »

On peut remarquer que si confusion il y a, cela ne concerne vraiment que l'évangile de Luc pour tous les terrains. Pour Marc, il y a confusion uniquement pour le premier terrain. Pour Matthieu, il n'y a pas de confusion.

On peut aussi affirmer qu'il n'y a aucune confusion et en tirer une autre conclusion : si le semeur sème la parole du Royaume pour Matthieu 13, 19, la parole tout court pour Marc 4, 14, la parole de Dieu pour Luc 8, 11, et que ce qui est semé ce sont ceux qui entendent la parole, c'est que la parole de Dieu, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu. Cela peut paraître un peu compliqué mais cette affirmation renferme une vérité très importante à découvrir : comme une semence, qui contient en puissance la future plante, tout être humain est une parole de Dieu en puissance et sa vocation est de devenir cette parole de Dieu, en recevant la parole de Dieu et en la laissant fructifier, malgré les conditions mauvaises qu'elle peut rencontrer.

Cette vocation de tout être humain, et même de tout être vivant, à être parole de Dieu est exprimée par le fait que, dans l'Ancien Testament, « tout être vivant » se dit « toute chair »,

² édition 1974, p. 1433, note g.

³ Pourtant, rien dans la parabole, ne permet d'affirmer que c'est la qualité de la semence qui est en cause, mais la qualité du terrain !

en hébreu **Kâl BâSâr**, souvent traduit par « toute créature ». Or ce mot hébraïque **BâSâr**, qui désigne la chair, est le mot dont le verbe correspondant, ayant la même orthographe à la vocalisation de la deuxième lettre près, **BâSaR**, signifie **annoncer, porter un message**. **BeSôRêtà**, mot araméen qui désigne l'annonce orale de l'Évangile, a les mêmes racines.

La chair est donc ce qui annonce, ce qui porte un message. Et toutes les créatures sont des messagers. En effet, les créatures sont, dans le Monde d'En Bas, des expressions, des réifications, dans la matière, des réalités du Monde d'En Haut, qu'elles sont destinées à révéler. Plus précisément, comme nous l'avons établi dans notre livre *Anthropologie du geste symbolique*, les créatures sont des expressions du Dieu-Homme.

Mais cette vocation n'est pas réalisée d'emblée. Elle est en devenir. Elle constitue une potentialité qui est appelée à se réaliser, tout comme le grain de blé représente une potentialité, celle de l'épi, qu'il doit devenir, en tombant dans une terre fertile, en se décomposant, en donnant naissance à une tige, puis à l'épi.

La parabole du Semeur, qui nous révèle que tout être humain est potentiellement parole de Dieu, expression de Dieu, nous révèle aussi que cette potentialité peut rencontrer des obstacles susceptibles de l'empêcher, voire même de la neutraliser. Chaque homme, semé comme entendeur de la Parole, est amené à vivre des situations concrètes qui peuvent être des obstacles à cette vocation d'entendeur de la Parole et de réalisateur de la Parole. Il dépend donc de chacun de prendre conscience de ces obstacles, que crée la situation concrète qu'il est amené à vivre, pour lever ces obstacles et se retrouver ainsi dans un terrain propice.

Il y a donc, dans la parabole du Semeur, deux paroles de Dieu qui interagissent : une parole potentielle constituée par tout être humain, dans les situations concrètes qu'il est amené à vivre, et une parole-puissance qui vient réaliser cette potentialité dans tout être humain, quels que soient les obstacles que cette situation concrète peut générer.

Nous retrouvons ici la dialectique « ombre de Dieu - ressemblance de Dieu ». Tout Humain est créé comme ombre de Dieu, comme image de Dieu. Mais cette image a pour vocation de devenir ressemblance de Dieu, en reflétant la gloire de Dieu acquise par la connaissance progressive de Dieu que donne la Parole-puissance de Dieu. Pour prendre une comparaison, l'Humain est créé comme un miroir qui devient visage de Dieu lorsque celui-ci se reflète dedans, à cette nuance près que le miroir est une image immédiate du visage qui se reflète en lui alors que l'Humain est une image progressive du visage de Dieu, ce que sous-entend la comparaison avec la semence, ainsi que nous allons le voir plus loin.

Voilà pourquoi ce semeur semble si peu connaître son métier puisqu'il jette apparemment sa semence n'importe où. Mais c'est parce qu'il sème les paroles potentielles que sont les Humains, dans toutes les circonstances de la vie. D'ailleurs, si c'était la Parole-puissance qui était semée n'importe où, sans tenir compte du terrain et de sa réceptivité, ce serait en contradiction avec la parole de Rabbi Iéshoua de Nazareth qui déconseillait lui-même de donner la parole à n'importe qui, susceptible de n'être pas en état de la recevoir :

« Ne donnez pas ce qui est sacré aux chiens,
ni ne jetez vos perles devant les porcs,
de peur qu'ils ne les piétinent avec leurs pieds,
et s'étant tournés, ils ne vous mettent en pièces. »
(Mt 7, 6)

Cette dialectique de la Parole-puissance et de la Parole potentielle, induite par l'apparente contradiction entre la parabole du Semeur proprement dite et son interprétation

nous amène à faire un double commentaire de cette parabole : un, en fonction de la Parole-puissance et un autre, en fonction de la Parole potentielle.

Commentaire de la parabole et de son interprétation en fonction de la Parole-puissance

A ce premier niveau d'interprétation, nous considérons que ce qui est semé, c'est la Parole de Dieu et que les analogèmes utilisés, aussi bien par la parabole elle-même que par son interprétation, nous décrivent, de façon symbolique, ce qu'est ce semeur, ce qu'est cette semence, ce que sont les différents terrains avec les différents obstacles qu'ils opposent à la Parole de Dieu.

Le semeur et sa semence

Un semeur qui se sème

Rabbi Iéshoua de Nazareth est à la fois le semeur et la semence.

Qu'il soit le semeur, c'est ce que suggère le parallélisme, certainement voulu par l'évangéliste, entre l'introduction de la parabole et le début de la parabole :

« En ce jour-là, Jésus, **sortit** (ἐξελθὼν) de la maison,
était assis au bord de la mer. »

(Mt 13, 1)

« Voici : le semeur **sort** (ἐξελθεν) pour semer. »

(Mt 13, 3)

Qu'il soit la semence, c'est dû au fait qu'il est lui-même la Parole de Dieu par excellence et qu'il s'est comparé au grain de blé tombé en terre :

« Elle est venue l'heure
où va être glorifié le Fils de l'homme.

En vérité, en vérité, je vous le dis :

Le grain de blé tombé en terre,

s'il ne meurt pas,

lui, tout seul, il reste,

mais s'il meurt,

beaucoup de fruit, il porte. »

(Jn 12, 23-24)

Pourquoi Rabbi Iéshoua se compare-t-il à un semeur ? Parce que le geste du semeur est l'analogème de l'expression humaine.

Semer, c'est venir chercher la semence qui se trouve dans le sac qui est noué autour de la ceinture (le « sein » de l'Humain) et la projeter au loin autour de soi. Ce geste s'effectue pendant une marche rythmée par un chant traditionnel qui évoque le balancement rythmo-mélo-dié du récitant. Nous y trouvons donc, à la fois, un geste corporel-manuel (le geste du semeur) et un geste laryngo-buccal (le chant du semeur) s'effectuant dans un balancement corporel (la marche rythmée). Le geste du semeur est donc l'analogème de l'expression humaine qui consiste à faire sortir de soi, d'une manière corporelle-manuelle et laryngo-buccale, les mimèmes qui sont à l'intérieur de soi, en son sein. Que le geste du semeur soit l'analogème de l'expression humaine est corroboré par le fait que Rabbi Iéshoua nous explique, ensuite, que les semences sont les paroles. Voilà pourquoi il est, à la fois, le semeur (celui qui s'exprime) et la semence (ce qui est exprimé).

Une semence jetée en terre

Pourquoi le Dieu-Homme se compare-t-il à une semence qu'il jette lui-même en terre ? C'est là qu'il faut faire jouer les analogies entre la semence visible que constitue le grain de blé et la semence invisible qu'est le Dieu-Homme.

Une semence est faite pour être jetée en terre si on veut qu'il produise du fruit. Et les quatre terrains, cités par Iéshoua, nous montrent la nécessité d'une pénétration en profondeur pour une fructification abondante.

Rabbi Iéshoua nous enseigne donc, d'une manière non métaphysique mais symbolique, qu'il est venu pour pénétrer à l'intérieur du cœur de l'Humain, là où uniquement il pourra porter du fruit. Dans l'interprétation de la parabole, la dernière sorte de terrain, la « bonne terre », nous indique clairement que le lieu où est semée la Parole-puissance est le cœur de l'Humain :

« Celles qui sont semées en bonne terre
sont ceux qui entendent la Parole.
Et ils la reçoivent en un cœur excellent... »

Mais les autres terrains aussi nous suggèrent que le lieu où est semée la Parole est le cœur de l'Humain :

premier terrain, le bord du chemin :

« Et aussitôt survient Satan
et il enlève la Parole
qui était semée dans leur cœur,
de peur qu'ils ne croient... »

deuxième terrain, la pierre :

« Et aussitôt, avec joie, ils la reçoivent,
mais ils n'ont pas en eux de racines
et ils ne croient que pour un temps.. »

troisième terrain, les épines :

« Et surviennent les inquiétudes du monde
et les délices des richesses
et les désirs de toutes sortes.
Et ils étouffent la Parole... »

Ces textes sont à rapprocher de ces autres textes :

« Défieez-vous de vous-mêmes,
que vos cœurs ne s'alourdissent
dans l'orgie, l'ivresse, les soucis de la vie. »
(Lc 21, 34)

« Si tu crois de tout ton cœur... »
(Rm)

Face à cette intériorisation nécessaire de la Parole-puissance qu'est le Dieu-Homme, l'interprétation de la parabole nous enseigne que les obstacles, dans le cœur de l'Humain, sont de deux ordres : ce qui relève de la dureté du terrain et ce qui relève de facteurs externes.

La dureté du terrain va en diminuant. Sur le bord du chemin, elle est maximale. Sur la pierre, cette dureté n'est plus en surface, mais en profondeur. Dans les épines, cette dureté est faible. Dans la bonne terre, cette dureté est nulle.

Les facteurs externes sont les oiseaux du ciel sur le bord du chemin ; le soleil sur la pierre ; les épines.

Il y a donc un état du terrain : bord du chemin, terre sur pierre, terre encombrée d'épines, bonne terre, qui permet à un facteur externe d'agir : oiseaux du ciel, soleil, épines, pour empêcher la Parole-puissance de porter du fruit.

Il est difficile pour nous, disciples de Marcel Jousse, de ne pas percevoir, dans cette intériorisation nécessaire, le travail de la mémorisation. Car, seule, une mémorisation efficace de la Parole, doublée d'une remémoration constante, peut atteindre les profondeurs de l'être humain. Il faut, en effet, pour que la Parole soit efficace, qu'elle dépasse le niveau conscient et volontariste du psychique, pour atteindre l'inconscient et le non-volontarisme du pneumatique. Il ne suffit pas d'écouter, encore moins de lire, mais d'apprendre et de répéter. C'est aussi la raison pour laquelle le Dieu-Homme, qui s'est comparé à une semence, s'est également donné en nourriture. La nourriture, tant qu'elle reste dans la bouche, ne nourrit pas vraiment : il faut qu'elle passe dans l'estomac puis les intestins, pour être assimilée et nourrir vraiment.

N'oublions pas que le Dieu-Homme n'est pas seulement un maître de sagesse qui montre la voie à suivre. Il est le chemin lui-même, c'est-à-dire que ce n'est pas en l'imitant qu'on se sanctifie, c'est en le devenant, c'est en participant à ce qu'il a été, qu'on se sanctifie.

Une semence qui doit mourir

C'est Rabbi Iéshoua lui-même qui insiste sur le fait que la semence doit nourrir le germe et donc disparaître :

« Le grain de blé tombé en terre,
s'il ne meurt pas,
lui, tout seul, il reste,
mais s'il meurt,
beaucoup de fruit, il porte. »
(Jn 12, 23-24)

C'est également la caractéristique de toute nourriture d'être détruite pour être assimilée et véritablement nourrir. Ce qui est vrai de la nourriture matérielle l'est également de la nourriture psychique et pneumatique : elle doit mourir pour nourrir. De quelle mort s'agit-il ?

La parole a pour objectif de transmettre les mimèmes de l'enseignant à ses apprenants. Il en est de cette communication comme d'une réaction chimique. Une réaction chimique est la mise en présence de deux corps chimiques dont les ions se séparent pour s'associer différemment et donner naissance à deux nouveaux corps. Psychiquement et pneumatiquement, cette réaction consiste, en l'apprenant, en une désorganisation conjointe de ses mimèmes et de ceux de l'enseignant, suivie d'une réorganisation de ces mimèmes, qui permet seule l'intégration, par l'apprenant, de nouveaux mimèmes. C'est cette désorganisation qui constitue cette mort de l'enseignant qui seule peut donner la vie à l'apprenant.

Or, de cette mort conjointe des mimèmes de l'enseignant et de l'apprenant, seule la remémoration persévérante de l'enseignement en est le vecteur, puisque ainsi que l'affirme l'expérience rabbinique :

« Point n'est comparable
celui qui répète sa leçon pour la centième fois
à celui qui répète sa leçon pour la cent et unième fois. »
(Rabbi Ismaël, *bab. Hagigah*, 9 b)

Une semence qui pousse seule et germe lentement

Comparer la Parole à une semence, c'est affirmer une nécessaire loi de croissance et de lente maturation cachée. Cette loi de croissance et de lente maturation entraîne deux nécessités : nécessité tout d'abord de semer, d'enfouir, de cacher, qui correspond à la nécessité de l'intériorisation de la Parole par la manducation (mémorisation-remémoration) et la rumination-intellection ; nécessité ensuite de patienter, d'attendre, de recevoir, particulièrement mise en évidence dans la parabole de la Semence qui pousse seule : l'homme n'a aucun pouvoir sur cette germination (v. 28) ; elle lui est le plus souvent imperceptible (v. 27). Mais cette croissance est inévitable, il ne peut donc qu'attendre et patienter et, à la fin, recueillir les fruits de cette maturation.

Première leçon capitale : il ne faut pas confondre rumination et étude. L'étude est une activité purement humaine et intéressée. La rumination est une mise à la disposition de la Parole, absolument désintéressée : sans activisme et sans recherche volontaire, dans une prière humble et confiante, dans l'acceptation des lenteurs, des silences, des sécheresses... L'étude est à la rumination ce que la culture industrielle est à la culture traditionnelle. L'étude est d'ordre psychique, la rumination est d'ordre pneumatique.

Deuxième leçon capitale : on n'a jamais fini de comprendre la Parole et, par suite, on ne peut jamais affirmer qu'on sait ou qu'on a compris. La Parole de Dieu ne supporte pas un contact rapide et superficiel. La Parole de Dieu est objet de maturation et donc de longues heures passées à la tourner et à la retourner, avec désintéressement et patience. C'est la raison pour laquelle les mémorisateurs sur la pierre, c'est-à-dire les mémorisateurs qui ne persévèrent pas, ne peuvent porter du fruit.

Les différentes sortes de terrains

Le bord du chemin ou le rapport physique à la Parole-puissance

Le chemin est un lieu de passage. Ceux qui sont sur le chemin sont en route. Ils ont un projet : aller quelque part pour faire quelque chose et ce projet mobilise toutes leurs pensées. S'ils s'arrêtent sur le bord du chemin, ce ne peut être que brièvement et qu'exceptionnellement. Leur projet les mobilise tout entier et ne leur laisse que peu de loisir pour s'occuper de la Parole.

Difficile de ne pas penser ici à une autre parabole de Rabbi Iéshoua de Nazareth, celle des invités à la noce qui se dérobent les uns après les autres, trop occupés à gérer leurs biens matériels ou leur vie quotidienne : « Ils s'en vont, qui à son champ, qui à son commerce » (Mt 22, 5) ; « J'ai acheté un champ : je suis obligé de sortir le voir... J'ai acheté une paire de bœufs, cinq ! Je vais les essayer... J'ai pris femme, aussi je ne peux venir » (Lc 14, 18-20).

Ainsi que nous les décrit Rabbi Iéshoua de Nazareth, ce sont des **actifs**, trop occupés à consommer et à transformer les choses du Monde d'En Bas. Ils n'ont pas le temps de s'arrêter et de contempler ces choses du Monde d'En Bas pour les percevoir comme Parole de Dieu s'adressant à eux.

En toute vérité, trop occupés par un rapport physique de transformation et de consommation de ce Monde d'En Bas, leur capacité d'écoute et d'attention se sclérose et se durcit : « Ils ont des yeux et ne voient pas ; ils ont des oreilles et n'entendent pas » (Mt 13,

13). Ils sont fermés, à la fois, en surface et en profondeur, comme le chemin, endurci par le piétinement des passants.

Leur perception du Monde d'En Bas est réductrice, duelle, puisqu'elle ne fait plus le lien avec le Monde d'En Haut dont les choses du Monde d'En bas sont la révélation. Ils portent sur ce monde le regard réducteur d'Eve et d'Adam, après la faute primordiale. Ce regard est proprement diabolique, de *diabolos* = *dualisateur*. D'où la mention du Diable qui enlève la Parole de leur cœur, symbolisé par les oiseaux qui interviennent pour enlever la semence jetée sur le bord du chemin :

« La légèreté de l'oiseau comporte pourtant, comme c'est souvent le cas, un aspect négatif : saint Jean de la Croix y voit le symbole des opérations de l'imagination, légères, mais surtout instables, voletant de-ci, de-là, sans méthode et sans suite ; ce que le Bouddhisme nommerait la distraction ou, pire, le divertissement. »⁴

Le bord du chemin évoque pourtant l'arrêt, le repos par rapport à ce projet qui pousse en avant, dans l'action éperdue et divertissante sur le monde. Mais cet arrêt sur le bord du chemin reste celui du simple spectateur qui ne permet pas d'accéder au symbole.

« La perception du symbole exclut donc l'attitude du simple spectateur, elle exige une participation d'acteur. Le symbole n'existe qu'au plan du sujet, mais sur la base du plan de l'objet. Attitudes et perceptions subjectives font appel à une expérience sensible et non à une conceptualisation. Le propre du symbole est de « rester indéfiniment suggestif : chacun y voit ce que sa puissance visuelle lui permet de percevoir. Faute de pénétration, rien de profond n'est perçu ». »⁵

Lorsque le semeur jette la semence, les petits oiseaux volètent autour de lui pour saisir la graine au vol. Celle-ci n'a même pas le temps de parvenir au sol. Les oiseaux font du grain de blé une nourriture immédiate, au lieu d'attendre sa maturation. C'est là toute l'œuvre du Diable de réduire, aux yeux de l'Humain, le Monde d'En Bas à une nourriture immédiate de consommation, sans attendre qu'elle devienne une nourriture mûrie de contemplation.

Mais ce repos au bord du chemin évoque aussi le repos de shabbat. Le shabbat a précisément été donné à l'Humain pour l'arracher, une fois par semaine, à l'action, à la consommation et à la domination et le placer dans la contemplation. C'est la raison pour laquelle nos citadins s'enfuient vers la campagne, le week-end. Mais, malheureusement, au lieu d'accéder à la contemplation, ils continuent à consommer, du loisir cette fois ou du bricolage. Et on parle actuellement de généraliser le travail le dimanche, selon le slogan bien connu : « travailler plus pour gagner plus ».

Nous retrouvons donc là ceux qui n'ont pas le temps de participer à l'Eucharistie du dimanche et encore moins à la Liturgie des Heures, à travers lesquelles se réalise pourtant de façon éminente l'œuvre de Dieu sur l'Humain. Ce sont ceux qui n'ont pas le temps de prier et d'ouvrir la Bible. Ce sont ceux qui n'ont pas le temps de mémoriser la Parole ou qui n'en voient pas la nécessité, collectionnant les formations sans en approfondir aucune. Ils ne ressemblent pas à Marie dont il est dit qu'elle « gardait avec soin toutes ces paroles et les "symbolisaient" (συμβάλλουσα) dans son cœur » (Lc 2, 19), accédant ainsi à leur

⁴ Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, 1982, p. 695.

⁵ Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, 1982, p. XV.

compréhension, car « apprenage » et « comprenage » sont liés par Iéshoua lui-même : « Apprenez et comprenez ! »

La pierre au soleil ou le rapport psychique rationnel à la Parole-puissance

L'intelligence psychique face à la Parole créée

Le deuxième terrain est celui sur la pierre. Il s'agit d'un terrain duel : en superficie, une terre fertile et féconde qui permet une germination rapide et superficielle ; en profondeur, le rocher. Ce deuxième terrain est donc ouvert en surface, mais fermé en profondeur.

Dans la Bible, le rocher est un analogème de Dieu, du Monde d'En Haut, du monde non sensible. Et ce rocher est dans les profondeurs de la terre, qui est l'analogème du cœur, comme nous l'avons vu plus haut. Rabbi Iéshoua attire donc notre attention sur une communication qui ne s'établit pas entre le cœur de l'Humain et quelque chose qui est dans les profondeurs de ce cœur. Ceux qui correspondent à cette sorte de terrain ont une expérience des choses d'En Bas : ils les perçoivent autrement que d'un seul point de vue utilitaire. Ils sont sensibles à leur statut symbolique, comme révélation des réalités du Monde d'En Haut. Mais ils n'ont pas de racines, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de communication entre la terre et le rocher, entre leur expérience du monde sensible et celle du monde non sensible. Présents au monde sensible extérieur, ils ne sont pas présents à leur monde intérieur. Leur rapport à la Parole créée, est un rapport psychique. Par « psychique », nous entendons l'être humain, corps et âme, livré à ses seules ressources humaines, privé de l'Esprit de Dieu. Ce sont des **rationnels** qui sont décrits ainsi par J. Jacobi :

« Très nombreux sont ceux qui, coupés du langage imagé de leur âme – parmi eux, spécialement les intellectuels, héritiers d'une civilisation hautement raffinée – ne sont plus capables de saisir autre chose que la façade extérieure, que l'aspect de signe d'un symbole. Ils éprouvent comme une secrète angoisse en présence de l'élément en dernier ressort inexplicable qui adhère à tout symbole pur et vivant et rend impossible son entière compréhension par la raison. Le caractère « indicatif » du symbole ne saurait en aucun cas les satisfaire, puisque déjà le sens étymologique (*symbollo* : je réunis) postule pour le contenu symbolique une multiplicité disparate. En tant qu'unificateur des opposés, le symbole est une totalité ; il ne peut jamais s'adresser à une seule faculté de l'homme, telle que son entendement ou son intellect, mais toujours il concerne notre être total, touchant à la fois nos quatre fonctions et les faisant vibrer. En tant qu'image, le symbole a le caractère d'un appel, et il excite dans l'être total de l'homme une réaction globale. La pensée et le sentiment, les sens et l'intuition y participent ; il est exclu que jamais une seule de ces fonctions s'actualise à l'exclusion des autres, comme beaucoup se l'imaginent à tort. »⁶

« (En effet) la véritable herméneutique c'est, non pas la glose qui dégage la signification intellectuelle d'un symbole, mais l'action rituelle qui fait entrer le symbole dans l'ordre sacramentel. [...] Les mythes ne doivent pas seulement faire l'objet d'une exégèse qui en dégage la signification cognitive, mais ils sont par eux-mêmes, dans leur récitation, et indépendamment de toute compréhension mentale, un acte rituel, une véritable invocation, parce qu'ils imprègnent la mémoire et la langue d'une forme sacrée douée par elle-même d'une vertu divine et déifiante. C'est exactement ce que déclare Proclus à propos des mythes platoniciens: « la valeur de ces mythes n'est pas éducative, mais mystique » (*In Rempublicam*, I, 84) ils constituent « une invocation sacrée et symbolique » (*ibid.*, I, 84). « Il y a en eux, dit J. Trouillard, une vertu secrète qui, telle une initiation, entraîne vers la divinité l'âme convenablement préparée » (Proclus, *Eléments de Théologie*, Aubier, 1965, p. 41). N'oublions pas que la lecture de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) était considérée comme un sacrement à l'époque de saint Augustin. »⁷

⁶ J. JACOBI, *Complexe, archétype, symbole*, Delachaux et Niestlé, p. 76.

⁷ Jean BORELLA, *Le mystère du signe*, Maisonneuve-Larose, 1989, p.23.

C'est pourquoi, une approche purement intellectuelle du symbole conduit à un dessèchement, un aplatissage, à la mort du symbole.

« Tant qu'un symbole est vivant, il est la meilleure expression possible d'un fait, affirme Jung. Il n'est vivant que tant qu'il est gros de signification. Que cette signification se fasse jour, autrement dit: que l'on découvre l'expression qui formulera le mieux la chose cherchée, attendue ou pressentie, alors le symbole est mort; ... il est réduit au rôle de signe conventionnel... Aussi est-il impossible qu'un symbole vivant, c'est-à-dire gros de signification, prenne source en des rapports connus. Car ce qui découle de ces rapports ne contient jamais plus que ce qui y a été mis. »⁸

C'est ce dessèchement que traduit de façon analogique Rabbi Iéshoua lorsqu'il affirme : « Et quand se leva le soleil, celles-ci se fanèrent ».

Voici deux exemples d'interprétations rationnelles qui « aplatissent » totalement le symbole.

Le premier est un commentaire exégétique de la parabole du Semeur:

« C'est là aussi une parabole construite en contraste. Elle dépeint d'un côté le travail du semeur, infructueux à maints égards; c'est le sens de la description du champ en friche (cf. p. 15 s) et l'on pourrait également énumérer d'autres ennemis de la semence, comme le fait d'ailleurs l'Évangile de Thomas qui mentionne aussi les vers... Dans la seconde partie, elle oppose le champ dont la très riche moisson est arrivée à maturité; le v. 8, en effet, n'envisage pas seulement un petit coin de terrain particulièrement fertile, mais tout le champ prêt à être moissonné. Le rendement qui dépasse de loin toute réalité et le triplement (30, 60 et 100 fois) qui correspond à une manière orientale de parler font allusion à la plénitude eschatologique (v. 8). Aux yeux des hommes, bien des travaux peuvent paraître vains et infructueux: on peut sembler n'entasser qu'échec sur échec; et pourtant Jésus est plein de joie et de confiance: l'heure de Dieu arrive et avec elle une moisson qui dépasse toutes les espérances. *Malgré échecs et résistances, Dieu en partant de ces débuts sans espoir, fera apparaître la fin magnifique qu'il a promise.* »⁹

Et cet auteur d'ajouter en note:

« Justin et l'auteur des *Reconnaisances pseudo-clémentines* (au 2ème siècle ap. J.C.) ont compris la parabole non comme une exhortation à des auditeurs à s'examiner eux-mêmes, mais comme un encouragement pour le prédicateur chrétien qui ne doit pas se décourager (*Dialogues avec Tryphon*, 125, *Reconnaisances*, 3, 14). »

On le voit, pour cet exégète, la parabole est réduite à une simple exhortation morale, destinée à « remonter le moral des troupes d'évangélistes ». Que tout, dans cette parabole, que ce soit la spécificité de chaque terrain, que ce soit la spécificité des détails: les oiseaux du ciel, le chemin, le rocher, le soleil, les racines, les épines, etc. nous renvoient à des réalités du monde invisible, qu'il nous faut découvrir à travers la contemplation de ces choses visibles, et l'analogie totale, geste par geste, semble échapper à cet exégète, comme d'ailleurs à beaucoup d'autres commentateurs, qui parlent souvent de « la pointe d'une parabole » en négligeant la valeur symbolique de chaque détail.

Le deuxième exemple est emprunté à un essai catéchétique relatif au mystère de la

⁸ J. JACOBI, *Complexe, archétype et symbole*, Delachaux et Niestlé, p. 73.

⁹ Joachim JEREMIAS, *Les Paraboles de Jésus*, Éditions Xavier Mappus, 1968, p. 213.

présence réelle dans l'Eucharistie. Pour faire comprendre à des enfants la transsubstantiation, un prêtre n'avait rien trouvé de mieux que le stratagème suivant. Sur une première hostie en carton, il avait collé une image du Christ; il dissimulait alors cette image avec une deuxième hostie en carton, puis il enlevait cette deuxième hostie pour faire apparaître l'image. Réflexion, significative, d'un enfant: « Oh ! ce n'est que cela ! ».

On pourrait également citer ici les présentations modernes de l'Eucharistie où celle-ci n'est guère plus que le partage d'un repas entre bons amis, ou encore le témoignage de l'amour du Christ pour l'homme, à la manière dont un bouquet de fleurs offert témoigne de l'affection d'un ami.

Un mode d'approche de la transposition symbolique, qui respecte sa totalité, est précisément cette approche globale telle que nous la pratiquons dans la récitation rythmo-pédagogique de Marcel Jousse. Gestes expressifs et rythme-mélodie ne sont pas les accompagnements adventices d'une verbalisation qui serait première et seule essentielle. Il s'agit véritablement **de la liturgie totale d'un être global**.

« Ce sont les gestes et les figures qui sont premiers, et la verbalisation éventuelle qui est seconde. Encore faut-il ajouter que la verbalisation elle-même, quand il s'agit d'une Révélation, n'est *jamais* un acte de parole au sens exclusivement linguistique du terme, mais qu'elle est *toujours* prise dans une gestuelle et un chant, ainsi que l'a montré irréfutablement le P. Jousse (ce qu'il a appelé le rythme-mélodisme). Il ne s'agit pas d'un accompagnement adventice, mais d'un mode de communication synthétique dont les éléments sont indissociables, pour qu'il s'agisse d'une parole vivante *et* vivifiante. Plus généralement encore, un message sacré quelconque ne se communique jamais à l'aide d'un seul moyen d'expression: il n'y a pas de peinture sacrée comme telle, de musique sacrée, d'architecture sacrée, de parole sacrée, de danse ou de théâtre sacrés. Considérer une icône comme une œuvre esthétique est un pur contresens et un sacrilège. Il y a une liturgie totale: elle seule exprime vraiment le message.

« Enfin, il faudrait ajouter à tout cela la prise en compte de ce que Ruyer appelle l'expressivité, qu'il oppose à la signification: celle-ci détermine le sens et l'objet du discours, celle-là concerne ce que les choses « ont l'air de vouloir dire ». Or, comme le montre Ruyer, il s'agit d'une réalité beaucoup plus fondamentale que la signification, d'une qualité foncière et globale, que, pour notre part, nous identifierons au rayonnement de l'essence des choses. Ce rayonnement est peu exprimable par la parole, il s'expérimente dans la présence réelle des formes sensibles, et cependant, bien que non formulable en mots et en concepts, il communique à l'esprit un savoir distinct, une *idée* précise de l'essence dont il émane. »¹⁰

L'intelligence psychique face à la Parole révélée et incarnée

Lorsque l'intelligence psychique s'intéresse à la Parole révélée et à la Parole incarnée, elle tend à n'y voir qu'une parole humaine, élaborée comme toute parole humaine en fonction des circonstances de temps et de lieux. C'est la démarche d'une certaine exégèse qui veut appliquer à la Parole de Dieu les méthodes d'analyse de la parole et de l'écriture humaines. Refusant, de façon implicite, l'inspiration divine, elle ne perçoit pas, au-delà des apparentes contradictions, l'unité profonde de cette Parole de Dieu qu'elle dépèce en différentes sources. Et pourtant, comme l'affirme Jacques Cazeaux :

« L'Écriture est une œuvre littéraire, homogène, globalement unifiée de la Genèse à l'Apocalypse, et intelligente. »¹¹

¹⁰ Jean BORELLA, *Le mystère du signe*, Éditions Maisonneuve Larose, 1989, pp. 143-144.

¹¹ Jacques CAZEAUX, *Histoire, Utopie, Mystique, ouvrir la Bible comme un livre*, Cerf, 2003, p. 11.

Cette exégèse tend à contextualiser les différents écrits pour en faire des écrits de circonstances : c'est ainsi que cette exégèse aura tendance à retarder la composition de ces écrits après le retour de l'exil pour en faire une littérature apologétique destinée à remonter le moral d'un peuple en mal de reconstruction, « *en lui racontant un passé glorieux, capable de lui insuffler soit du courage pour résister, soit même une volonté d'expansion. Mais quels temps ne sont pas troublés, et durant combien de décennies ou dans quel siècle Israël ou Juda ont-ils connu la paix avec le sentiment de leur paisible identité ? Sans doute jamais, pas plus que ceux-là que les grands empires, leurs voisins.* »¹²

Pour une intelligence pneumatique, la Parole de Dieu est une immense interprétation (un *midrash*) de ce qui est (ce qu'il est convenu d'appeler la *Création*) et de ce qui advient (ce que nous appelons l'*Histoire*) pour y révéler l'œuvre de Dieu dans la Création et son action dans l'Histoire. Si rien n'est advenu, s'il n'y a pas de réalité historique, il n'y a rien à interpréter. La Parole de Dieu part donc des événements historiques que les traditions de style oral ont relatés, en agencant de façon nouvelle, mais fidèle, des éléments anciens transmis de génération en génération. C'est le principe des colliers-compteurs, qui peuvent donner l'impression d'une mosaïque de textes, mais qui donnent à l'ensemble une unité profonde que seule une intelligence pneumatique, c'est-à-dire insufflée par l'Esprit Saint, peut percevoir.

Les épines ou le rapport passionnel à la Parole-puissance

Le troisième terrain est celui des épines, où la germination pourtant profonde de la Parole est étouffée par « les inquiétudes du monde, les délices des richesses et les désirs de toutes sortes ».

Il s'agit ici des mémorisateurs perturbés par les pensées passionnées. Anthropologiquement, les pensées passionnées sont les rejeux subjectifs des interactions de l'univers, c'est-à-dire des rejeux qui déclenchent en soi des réactions, ce qu'on appelle des émotions : joie, exaltation, agitation, tristesse, dépression, peur, anxiété, angoisse, colère, envie, jalousie, etc.

Il ne suffit pas de mémoriser et de remémorer la Parole, il faut aussi la sobriété des pensées et le repos du cœur. Sinon, l'inquiétude, le plaisir et le désir occupent l'esprit et ne permettent pas une connaissance savoureuse de la Parole. Les pensées passionnées semblent être plus fortes que les bonnes pensées et leur cohabitation se fait au péril des bonnes pensées.

Car, selon le livre de la Sagesse :

« Les pensées tortueuses éloignent de Dieu
et, mise à l'épreuve, la Puissance confond les insensés.
Non, la Sagesse n'entre pas dans une âme malfaisante,
elle n'habite pas dans un corps tributaire du péché.
Car le Souffle saint, l'éducateur, fuit la fourberie,
il se retire devant des pensées sans intelligence,
il s'offusque quand survient l'injustice. »
(Sg 1, 3-5)

Pour accéder à une intelligence savoureuse de la Parole de Dieu, il faut d'abord stopper le cinéma intérieur des pensées qui entraîne avec lui, et inévitablement, le cortège des

¹² Jacques CAZEAUX, *Histoire, Utopie, Mystique, ouvrir la Bible comme un livre*, Cerf, 2003, p.18.

émotions. En ce domaine, la récitation rythmo-pédagogique est d'un grand secours. Autant, en effet, il est difficile à la pensée de ne pas vagabonder, lorsqu'on se contente de lire la Parole des yeux ou même lorsqu'on la lit des lèvres, autant il est plus facile de ne pas être distrait lorsqu'on fait participer le corps tout entier et les mains. Mais il faut également faire appel à la technique respiratoire de la « prière de Jésus », en l'appliquant à la méditation de la Parole de Dieu. En effet, la maîtrise de la respiration calme l'esprit et permet une plus grande concentration.

Pour accéder à une intelligence savoureuse de la Parole de Dieu, il faut également la recevoir dans sa totalité, dans la plus grande objectivité possible. Il faut donc faire fi de ce qu'on aime ou de ce qu'on n'aime pas. De soi-même, en effet, on est plus porté sur tel texte ou sur tel autre, on est moins attiré par tel texte ou par tel autre. Aujourd'hui, plus que jamais, on a tendance à faire une approche subjective de la Parole de Dieu et à laisser de côté les textes qui gênent : les récits de guerre, de violence, de sexe. Ne propose-t-on pas, par exemple, d'éliminer des psaumes toutes les imprécations contre ennemis et adversaires. Ou encore de laisser de côté les textes difficiles ou les passages difficiles qu'on n'hésite pas à enlever. Ne va-t-on pas parfois jusqu'à remplacer la Parole de Dieu par des textes humains dans certaines célébrations liturgiques, comme le remplacement du psaume, entre les lectures, par un cantique ?

La rythmo-récitation proposée par Marcel Jousse n'est pas une invention de sa part. Il ne fait que nous proposer de revenir à l'approche traditionnelle de la Parole de Dieu, où le corps retrouve toute sa place. Mais combien, et surtout les hommes, sont gênés par cette place rendue au corps et refusent d'entrer dans cette rythmo-récitation pour cette raison. Là encore, c'est la subjectivité qui prend le dessus, le ressenti personnel qui l'emporte, aux dépens d'une saine objectivité qui est celle de l'authentique tradition de l'Eglise.

La bonne terre ou le rapport symbolique à la Parole-puissance

Trois verbes différents pour expliquer la bonne terre mais qui se rejoignent dans leur compréhension : comprendre, accueillir, retenir... avec patience. Il s'agit, en fait, non seulement de la manducation-mémorisation, à laquelle d'ailleurs renvoie l'allusion de Luc au cœur-mémoire, mais de la rumination-compréhension, qui retient la Parole, la tourne et la retourne et lui fait porter du fruit par la patience, ce fruit étant « une transformation spirituelle du jugement » (Ep 4, 23), c'est-à-dire une transformation du regard porté sur les êtres et les choses et qui établit dans une interaction juste avec eux.

Le dernier terrain est la bonne terre où le rendement atteint des proportions phénoménales :

« Celles qui sont semées en bonne terre,
sont ceux qui entendent la Parole
et ils la reçoivent en un cœur excellent
et ils donnent du fruit
et l'un donne cent
et l'autre soixante
et l'autre trente. »

Or,

« Des nombreuses données numériques que nous fournit Dalman, il ressort qu'un rendement de 10 était considéré comme une belle récolte et un rendement de 7,5 comme la normale. »¹³

On peut remarquer deux choses.

Tout d'abord, la bonne terre n'est pas vraiment décrite. On nous dit qu'il s'agit d'un « cœur excellent », mais on ne nous dit pas en quoi il consiste. Peut-être tout simplement parce que la bonne terre, c'est ce qui n'est ni le chemin, ni la pierre, ni les épines. Autrement dit, le « cœur excellent », c'est-à-dire le bon mémorisateur, c'est le mémorisateur attentif, persévérant, sobre de pensées. Quand on enlève tout ce qui entrave, alors la Parole germe et fructifie sans problèmes.

Par ailleurs, on peut remarquer que tous les cœurs excellents n'ont pas le même rendement. Il y a un facteur personnel qui joue et qui tient, à la fois, du don de Dieu, sans aucun doute, mais aussi de la plus ou moins grande générosité de chacun.

¹³ Joachim JEREMIAS, *Les paraboles de Jésus*, Xavier Mappus, 1962, p. 213.

Commentaire de la parabole et de son interprétation en fonction de la Parole potentielle

Nous avons vu plus haut que l'interprétation de la parabole du Semeur que donne Rabbi Iéshoua lui-même amenait à considérer les semences comme étant les Humains, semés en différents terrains. Nous en avons déduit que tout Humain a pour vocation d'être Parole de Dieu là où il est semé, dans le Monde d'En Bas, quelles que soient les circonstances qu'il est appelé à vivre. Tout Humain a pour vocation d'être une expression de Dieu, non pas seulement dans les circonstances qu'il est amené à vivre, mais à travers même ces circonstances, heureuses ou malheureuses.

La semence

S'insérer dans la situation présente

La semence, pour être féconde, doit être profondément enfouie dans la terre. Le premier enseignement à en tirer est que l'Humain, pour devenir Parole de Dieu, doit profondément s'insérer dans les circonstances où il est amené à vivre. Sa devise doit être : « être totalement présent à ce qui est et à ce qui advient, ici et maintenant », car c'est en ce moment et à cet endroit que le Dieu-Homme veut exprimer, à travers moi, son Père. L'Humain doit donc renoncer aux regrets et aux remords du passé ainsi qu'à la peur de l'avenir, pour s'investir totalement dans l'instant présent. C'est ce qu'enseigne d'ailleurs les sagesses traditionnelles :

« Une autre forme de « méditation » (de développement mental) consiste à vous rendre attentif à tout ce que vous faites, actes ou paroles, dans la routine quotidienne de votre travail, dans votre vie privée, publique ou professionnelle. Que vous marchiez, soyez assis, vous teniez debout, soyez couché ou dormiez, que vous détendiez ou fléchissiez les membres, que vous regardiez autour de vous, que vous enfiliez vos vêtements, que vous causiez avec quelqu'un ou restiez silencieux, que vous mangiez ou buviez, que vous accomplissiez même des fonctions naturelles – quoi que vous fassiez, vous devriez être pleinement attentif et conscient de votre acte à l'instant même où il est accompli. Cela veut dire que vous devriez vivre ainsi dans le moment présent, dans l'action présente. Cela ne signifie pas que vous devriez renoncer à penser au passé ou à l'avenir. Il vous faut y penser au contraire, mais en relation avec le présent, avec l'action du moment, quand et où cela est à propos.

« Les hommes, généralement, en vivent pas dans leurs actes, dans le présent, mais ils vivent dans le passé ou dans le futur. Bien qu'ils paraissent faire quelque chose ici, à l'instant même, ils sont ailleurs, dans leurs pensées, dans leurs problèmes et préoccupations imaginaires, perdus le plus souvent dans des souvenirs du passé ou entraînés dans des désirs et des spéculations sur l'avenir. Ils ne vivent donc pas dans ce qu'ils font à l'instant même, ils n'en jouissent pas. Aussi sont-ils malheureux, mécontents du présent, de leur travail ; ils sont naturellement incapables de se donner entièrement à ce qu'ils ont l'air d'être occupés à faire.

« Vous observez parfois, dans un restaurant, un homme qui lit en mangeant – un spectacle très courant. Il semble très occupé et n'avoir même pas le temps de manger. On pourrait croire qu'il fait les deux à la fois, mais en réalité, il ne fait vraiment ni l'un ni l'autre. Son esprit est tendu, agité, troublé, il ne jouit nullement de ce qu'il semble faire, il ne vit pas dans le moment présent. Inconsciemment et follement, il essaie au contraire d'échapper à la vie réelle. (Cela ne veut pas dire cependant qu'on ne doit pas parler avec un ami au déjeuner ou au dîner).

« Tant que vous vivrez, vous ne pourrez pas échapper à la vie, quoi que vous fassiez, que vous résidiez dans une ville ou que vous soyez retiré dans une grotte. Vous devez la regarder en face et la vivre. La vie vraie, c'est le moment présent – non pas les souvenirs d'un passé qui est mort et enfui, ni les rêves d'un futur qui n'est pas encore né. Celui qui vit dans le présent se trouve dans la vie réelle et il est le plus heureux.

« Quand on lui demanda pourquoi ses disciples, qui menaient une existence simple et calme, prenant un seul repas par jour, étaient si radieux, le Bouddha répondit : « Ils ne se repentent pas du passé, ils ne se préoccupent pas de l'avenir, mais ils vivent dans le présent. C'est pourquoi ils sont

radieux. En se préoccupant de l'avenir et en se repentant du passé, les sots se dessèchent comme des roseaux verts coupés (au soleil).

« Attention ou prise de conscience ne signifie pas que vous devez penser et être conscient : « Je fais ceci » ou « Je fais cela ». Non, c'est justement le contraire. Dès que vous pensez « Je fais ceci », vous devenez conscient de vous-même, et alors vous ne vivez pas dans votre acte mais dans l'idée « Je suis ». En conséquence, votre travail est gâché. Vous devez vous oublier complètement et vous perdre dans ce que vous faites. »¹⁴

Accepter de mourir à soi

La semence, pour être féconde, doit ensuite accepter de mourir pour nourrir le germe. Il s'agit pour l'Humain-Parole potentielle d'accepter de mourir à soi, c'est-à-dire de renoncer à sa volonté propre, à sa volonté de conduire les événements, pour se laisser modeler par la vie, par les événements. Nous en donnons trois exemples :

Se laisser modeler par la perception pure

« Je me sers souvent dans mon enseignement de cette phrase des Pères disant que nos cinq sens pouvaient être des portes ouvertes sur l'invisible. Cela se réalise à la condition que l'on sache demeurer dans la sensation ; il s'agit d'y rester sans bouger et de permettre à la qualité qui nous touche de percer la surface de notre conscience ; par là nous quittons sa présence objective et peu à peu elle fait partie de nous-mêmes dans notre profondeur : c'est l'éveil à la transcendance, dont la qualité vue de l'extérieur est pourtant hors de nous...

« L'expérience d'une qualité sensorielle est tout à fait autre que son concept. Le bleu qu'on voit n'est pas le bleu qui se distingue conceptuellement du rouge ! Car dès qu'on s'empare conceptuellement d'une qualité, ce n'est plus la qualité qui nous touche mais son interprétation conceptuelle qu'on y a ajoutée et qui nous sépare de la réalité immédiate. Dès qu'on nomme une expérience ou qu'on l'explique rationnellement, on prend du recul et la distance s'introduit, la réalité n'est plus la même, la vie se dessèche... Voilà pourquoi les mystiques ont toujours dit à la manière de saint Paul : « Voir comme si on ne voyait pas, entendre comme si on n'entendait pas, toucher comme si on ne touchait pas, posséder comme si on ne possédait pas... »¹⁵

Se laisser modeler par l'action pure

« Si vous faites dans le quotidien, avec le même sérieux, des gestes qui se répètent sans cesse, alors vous arriverez un jour à faire ces mêmes gestes sans que votre moi s'en mêle et vous pourrez faire la même expérience. Tout peut devenir exercice. Mon Maître Teramoto me disait que son exercice principal du matin, c'était de se raser, qu'il y avait là une séquence de mouvements qui reviennent chaque jour et qu'en essayant de les perfectionner, il s'offrait la chance d'une expérience profonde.

« On ne voit quelque chose que là où on regarde, on ne trouve que là où on cherche. Tout le temps, et en toute occasion, on peut développer la conscience intérieure et sensitive, éveiller le goût du numineux, sinon on passe à côté du réel. Une action aussi simple que la marche peut être un médium excellent pour apprendre l'ouverture vers l'Être ; rien que la marche consciente. C'est d'ailleurs un exercice en haute estime au Japon : le *Kin-hin*. Il s'agit de sentir l'acte, non de le penser, de le faire en pleine conscience, l'attention dirigée vers la profondeur de vous-même. C'est pourquoi, parmi les mouvements automatiques, la respiration est un terrain privilégié. Dès que vous la suivez consciemment, sans la déranger, vous pouvez être saisi par le Souffle divin.

« Cela s'applique aussi bien à n'importe quel métier. Un comptable qui, toute la journée, aligne des chiffres..., sa manière d'être là en écrivant des chiffres peut être une prière. Au fond, le fait que la conscience soit occupée à un travail, n'empêche en rien le contact avec l'Être. La question est toujours de savoir comment ce travail précis que je suis en train de faire me permet de m'entraîner à l'attitude

¹⁴ Walpola RAHULA, *L'enseignement du Bouddha*, Le Seuil, pp. 99-100.

¹⁵ Karlfried Graf DÜRCKHEIM, *Dialogue sur le chemin initiatique*, Spiritualités vivantes, Albin Michel, 1999, pp. 57-57.

juste pour témoigner du divin. Il en va de même pour les travaux manuels... Observez un maçon ; la façon dont il jette le ciment contre le mur... quel mouvement magnifique, c'est comme une danse... il peut y avoir chez le maître-maçon dans la répétition de ce geste une expérience numineuse... Les peintres qui font toujours le même mouvement... j'en connais pour lesquels c'est un véritable exercice spirituel... Le paysan, quand il se sert de sa faux... cela peut être un acte religieux dans son expérience, regardez son visage... Et les artisans : le cordonnier, le ferronnier... dans les ateliers où ils travaillent depuis dix ou vingt ans, où ils font toujours les mêmes mouvements, il règne dans l'atmosphère une qualité du numineux qui ouvre vos sens dès que vous entrez à son contact. »¹⁶

Se laisser modeler par l'inspiration

« Il y a eu un jour où, en train de peindre, j'ai enfin respiré. Un jour où j'ai enfin renoncé à la volonté. Je me suis alors abandonné à cette force intérieure qui sait mieux que vous ce que vous voulez ou pouvez faire.

« Pendant des années, dix ou quinze ans, je peux dire que j'ai ramé ! Je voulais faire un beau tableau, je le voyais dans ma tête, j'essayais de le reproduire et, au final, je m'ennuyais. Et puis ce jour-là, alors que j'écoutais de la musique, j'ai été tellement pris que ma main a travaillé presque toute seule. Tout d'un coup, je me suis comme réveillé et j'ai vu sur la toile quelque chose qui me dépassait, au point que je me suis dit : « *Mais qu'est-ce que j'ai fait là ?* » Eh bien, j'avais laissé venir l'inconnu et le mystère des êtres humains, qui s'expriment quand on ne décide pas à l'avance ce qui va être et ne pas être. J'avais laissé venir l'improvisation. C'était moi, mais au-delà de la clarté intelligente de ce que j'étais. C'est ce qu'on peut appeler le mystère, et c'est ce à quoi je m'efforce d'être fidèle, au théâtre comme au cinéma, mais aussi bien dans la vie. »¹⁷

La lente croissance de l'image

En ce qui concerne la parole potentielle, cette loi de croissance et de lente maturation, facilitée ou contrariée par les circonstances, nous apprend qu'en tout être humain rien n'est joué d'avance. Créé comme « ombre de Dieu », il possède en lui comme une sorte de « programme génétique spirituel », mais celui-ci se développera en fonction de la manière dont cet être humain réagit aux circonstances de la vie. La vie est comme une pédagogie de Dieu sur l'Humain, dont la finalité est la croissance et la réalisation du « programme génétique spirituel », mais dans le respect de la libre réponse de l'Humain et donc du réajustement perpétuel de cette pédagogie de Dieu sur l'Humain en fonction de la plus ou moins grande docilité de l'Humain à y correspondre. C'est la loi de toute pédagogie d'élaborer à l'avance une programmation et de réajuster constamment celle-ci, au contact de l'élève, en fonction de sa capacité à entrer dans cette programmation ou non. Ce qui compte pour l'Humain, ce n'est donc pas de faire pour Dieu, mais de laisser Dieu faire pour lui, en acceptant d'entrer dans cette pédagogie de Dieu qu'est la vie, dans toutes ses circonstances, heureuses ou malheureuses. En vérité, pour l'Humain pneumatique, c'est-à-dire pour l'Humain animé par l'Esprit, il n'y a ni heur, ni malheur, mais actes pédagogiques dont il faut tirer profit pour croître.

Les différentes sortes de terrains

Le bord du chemin ou le perpétuel voyage

La meilleure façon de ne pas s'insérer en profondeur dans l'ici et le maintenant est d'être perpétuellement en chemin. Ce bord du chemin correspond à ceux qui placent obstinément leur bonheur ailleurs et à un autre moment. Convaincus que le bonheur est de faire ce qu'ils

¹⁶ Karlfried Graf DÜRCKHEIM, *Dialogue sur le chemin initiatique*, Spiritualités vivantes, Albin Michel, 1999, pp. 109-110.

¹⁷ Michael LONSDALE, *interview de Gérard Miller pour l'hebdomadaire La Vie*, n° 3237 du 13 septembre 2007, p. 98.

aiment et non pas d'aimer ce qu'ils font, ils rêvent constamment d'être ailleurs que là où ils sont pour faire autre chose que ce qu'ils ont à faire. Ce sont de perpétuels voyageurs en rêve. Ce sont les élèves qui, s'ennuyant dans les études, ne pensent qu'à une chose : entrer dans le monde du travail. Lorsqu'ils sont entrés dans le monde du travail, ils ne pensent plus qu'aux vacances et aux voyages. Et lorsqu'ils sont en vacances ou en voyage, ils ne pensent plus qu'aux prochaines vacances ou au prochain voyage...

Il y a également ceux qui placent leur bonheur dans ce qu'ils n'ont pas et qu'ils rêvent sans cesse d'acquérir. Cette quête est sans fin, parce que, dès qu'ils possèdent la chose dont ils rêvent, elle cesse d'être la chose qu'ils n'ont pas et donc n'y trouvent plus leur bonheur.

La pierre au soleil ou l'absence de Dieu

L'Humain ne doit pas seulement renoncer à sa pensée propre (regret ou remords du passé, fuite du présent et peur de l'avenir) mais également à son action propre. L'Humain a tellement du mal à comprendre qu'il est expression de Dieu, que Dieu est amour, - c'est-à-dire pédagogue -, que tout est grâce, qu'il veut constamment intervenir sur les événements qu'il traverse, au lieu de se laisser faire. Alors que Dieu travaille dans la durée et le long terme, l'Humain veut se placer dans l'immédiateté et le cours terme.

L'exemple le plus célèbre est celui d'Abraham et de Sara. Dieu a promis un fils à Abraham et à Sara. Or, celle-ci est stérile et tous les deux sont avancés en âge. Comme Dieu « tarde » (à œil humain) à accomplir sa promesse, Sara propose à Abraham d'agir à la place de Dieu en épousant la servante Agar. Certes, un fils naît très vite, Ismaël, mais ce n'est pas le fils promis.

Nous en sommes tous là, dans la terre sans profondeur, où les racines ne poussent pas jusqu'à la pierre, c'est-à-dire jusqu'à Dieu. En conséquence, notre action est efficace, rapide, mais superficielle et se dessèche très vite.

Comme je l'ai exposé dans mon livre *Anthropologie du geste symbolique*¹⁸, l'enfantement d'Ismaël représente la justice humaine, résultant de l'action de l'Humain et l'enfantement d'Isaac représente la justice divine, résultant de l'action de Dieu sur l'Humain. En d'autres termes, nous avons la justice pharisaïque, qui procède de l'action morale, consciente et volontaire, de l'Humain : « Moi, je fais ceci... je fais cela... » et nous avons la sainteté chrétienne, qui procède de l'action de Dieu, inconsciente et involontaire de la part de l'Humain : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? », demande Jésus à Timée Bar Timée. Or, l'essentiel de ce que Dieu veut faire pour l'Humain a été réalisé, par lui, en le Dieu-Homme. Il nous appartient d'y avoir part, à travers notre participation liturgique¹⁹, pour le laisser s'actualiser dans ce que nous vivons, ici et maintenant.

Les épines ou les séductions de la vie

¹⁸ Yves BEAUPERIN, *Anthropologie du geste symbolique*, L'Harmattan, 2002, *Les deux femmes d'Abraham*, pp. 265-278.

¹⁹ « Si je ne te lave pas, tu n'as pas part avec moi » dit Jésus à Pierre, le soir du Jeudi-Saint (Jn 13, 8), où Jésus, précisément, met en place l'économie sacramentelle (voir Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie globale : du texte écrit au geste global*, DésIris, 2000, pp. 100-103).